

TAJINE STUDIO  PRÉSENTE

Zou

un film de
Claire Glorieux



septet. zicel



"Un coup de cœur"
FRANCE INTER

*"Un travail avec des matières de fortune qui illustre
intelligemment une douloureuse aventure humaine."*
MEDIAPART

"Un film poétique d'une profonde humanité"
LDH

Synopsis

ZOU raconte le chemin d'un homme avec une jambe en moins qui avance plus intensément qu'un homme valide. La jambe amputée, membre fantôme qu'il peut encore bouger dans sa tête, est le pivot de cette histoire. A la fois trace de la guerre qui lui a fait perdre la plupart des membres de sa famille et l'a forcé à fuir son pays, à la fois frein à son exode qui lui a rendu la marche douloureuse et plus laborieuse que n'importe lequel de ses compagnons de route, c'est aussi le point d'appui pour son intégration dans un nouveau territoire. La jambe droite d'Ahmad Shah est l'absente de l'histoire, elle est le signe du manque qui n'a jamais cessé de le faire avancer, faisant de lui un homme plus que n'importe qui, debout.

Le papier, le carton, le tissu, sont autant de matières à manipuler pour raconter cette histoire - le découpage, le collage, la couture, autant de manières de tirer le fil et de recoller les morceaux.

Flashez-moi!



TAJINE STUDIO

tajinestudio@gmail.com Kelly Da Mota 06.61.84.12.24

Contact



Claire Glorieux

Artiste plasticienne diplômée de l'école Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris et du Fresnoy, Claire Glorieux travaille principalement la vidéo, s'intéressant particulièrement au langage. L'autisme, le langage sifflé ou non-verbal, sont autant de sujets qui l'ont poussée à créer des vidéos, des livres, des installations.

Son travail a été exposé au Centre Pompidou à Paris, au Musée Albert Kahn à Boulogne-Billancourt, à la Villa Arson à Nice, aux Subsistances à Lyon, ou encore au Salon de Montrouge.

Elle a animé des workshop en vidéo, arts plastiques ou musique auprès de différents publics, au Musée de l'Histoire de l'Immigration, en milieu scolaire, auprès des jeunes de la PJJ, au Palais de la Femme ou encore au service gériatrie de l'Hôpital Charles Foix à Ivry, en partenariat avec le Palais de Tokyo.

Entretien avec la réalisatrice

- Racontez-nous, comment cette histoire d'Ahmad Shah vous a-t-elle happée au point de réaliser ce film ?

- Tout a commencé lors d'un repas de Noël en 2009. Un cousin de mon père est venu accompagné d'Ahmad Shah qui ne parlait pas encore français - il venait juste d'arriver à Lille. Il portait avec lui une pochette cartonnée dans laquelle se trouvait une photo de sa femme et de ses enfants qu'il m'a montrée. Je l'ai revu à intervalles réguliers, et ce n'est qu'en 2013 que l'idée de faire un film sur son parcours m'est venu, lorsqu'il a commencé à travailler dans un atelier de fabrication de prothèses.

- Le mélange d'images imprimées ou découpées, la couture, la projection, donnent une singularité au film.

- Mon processus créatif s'ancre dans mes origines de plasticienne. J'aime manipuler, bicroquer, donner forme à des objets. Dans ce projet, je me suis heurtée à un obstacle majeur : l'absence d'images d'archives. C'est ce qui m'a poussée à explorer Google Images pour trouver des vues des villes et des pays que Ahmad Shah a traversés. En filmant ces photos imprimées, j'ai découvert que je pouvais leur redonner vie, leur donner une nouvelle dimension. Ça a été le début de l'idée que cette histoire pouvait être racontée avec des images fixes et une voix *off*.

- Des images fixes mais qui s'animent aussi grâce à vos personnages.

J'ai aussi impliqué Gonzague dans le projet. Il est très doué en maquettes et en dessin. En réalité, c'est moi qui fabriquais les maquettes, mais j'aimais cette idée qu'on construise tous les deux ce film, chacun avec nos propres outils. Finalement, on était trois fabricants : Gonzague fabriquait des dioramas, Ahmad Shah des prothèses, et moi un film. Cette façon d'être dans l'action avec les mains rappelait aussi la débrouillardise dont Ahmad Shah a dû faire preuve pendant son périple. Et puis il y avait cette volonté de mettre le spectateur à une certaine distance. Je me suis dit que paradoxalement, une mise à distance permettrait de mieux rentrer dans l'histoire. Le parcours d'Ahmad Shah est intense, parfois difficile à entendre. Je pense qu'on peut dire beaucoup avec peu, surtout quand le sujet est lourd. En fin de compte, l'histoire est si rocambolesque qu'elle rencontre le mythe ou le conte, et c'est ce ton que je voulais donner. J'ai voulu introduire l'histoire à travers ce prisme, comme une sorte de conte épique moderne. Voilà un peu l'esprit qui m'a guidée au départ.

- Et comment s'est construit le film ?

Le film s'est construit au montage, et la majeure partie du tournage a eu lieu dans le même temps (grâce à la confiance et aux visions de la monteuse Marie Bottois). Au

fur et à mesure que je coupais le papier, assemblais des silhouettes, découpais des formes au scalpel, il m'est apparu que cette forme que j'avais choisi au départ pour sa praticité et sa simplicité, permettait aussi des renvois de la forme sur le fond : ce que je faisais avec mes mains, parlait aussi de ce que mon personnage avait vécu. Quand on découpe, on évide, on déplace, on extrait... ça évoque bien des choses.

- Parlons des personnages. Gonzague et Ahmad Shah sont comme le yin et le yang de votre film, non ?

- Je n'y avais pas pensé. Gonzague est un prêtre à la retraite impliqué politiquement. J'ai été très touchée par sa façon juste et gratuite de faire les choses. Quand il aide l'autre, il le fait parce que c'est son frère ou sa sœur. Quand la jungle de Calais a commencé à s'installer, il a été très investi là-bas, à distribuer des repas ou simplement faire des photos. Quand on lui a demandé s'il pouvait accueillir un homme afghan pour un week end, il a dit oui et puis en fait, ça a duré deux années. Pour revenir sur cette histoire de complémentarité, j'aime le fait que l'aide soit mutuelle : c'est d'abord Gonzague qui aidait Ahmad Shah, et c'est maintenant aussi Ahmad Shah qui accompagne Gonzague dans ses vieux jours, lui donnant des conseils pour choisir une voiture, lui tenant le bras pour faire une balade. Et surtout, ensemble ils rigolent beaucoup.

-Mais avant ces deux années, le parcours d'Ahmad Shah a été très long, on le voit d'ailleurs coudre son itinéraire dans le film.

- L'idée, c'était de faire la distinction entre ce qui avait été parcouru à pieds ou en véhicule motorisé. J'ai peint une carte qui a été imprimée sur un tissu, et Ahmad Shah trace dessus son parcours soit à la machine à coudre, soit au point de broderie. Ça donne une ligne assez droite et régulière lorsqu'il était en voiture, en taxi, en train ou en bateau, et un trait plus cabossé lorsqu'il marchait avec une jambe valide et une prothèse. Il a mis deux ans pour arriver en France en passant par l'Iran, la Turquie, la Grèce et l'Italie. Il s'est arrêté à chaque fois pour travailler et parce que son objectif c'était juste d'aller là où il pourrait vivre avec sa famille, donc d'abord au Pakistan. Il s'est rendu compte au bout de quelques mois que c'était difficile d'avoir des papiers et de vivre là, à l'abri. Donc il a laissé sa famille là, avec sa femme et ses enfants. Il est parti dans le pays voisin chercher un travail. Ce n'était pas possible, il est parti à côté et ainsi de suite jusqu'en France.

-Et ce final optimiste? Certains pourraient dire que c'est un peu trop beau pour être vrai.

-Je vois ce que vous voulez dire. J'avais cette idée de chorale depuis assez longtemps, avec l'envie de montrer AS au travail, entouré de ceux qui l'ont accompagné jusque là. C'est aussi un peu un salut final. Mais cette chanson, «Youkali», elle est là pour rappeler que tout n'est pas aussi rose qu'il n'y paraît. Le travail d'Ahmad Shah est très physique et lui demande une position debout qui est éprouvante par rapport à son handicap. Avec sa femme et ses enfants, il est retourné en Afghanistan l'année dernière pour voir la famille de sa femme. Il m'a raconté les contrôles, l'impossibilité même d'écouter de la musique dans sa voiture, l'absence de celles et ceux qu'il a perdu depuis son exil. C'est d'une violence inouïe dans le quotidien. Et malgré son sourire, il tremble quand il parle

de son passé C'est sûr que la France, il l'a choisie parce que c'était possible. Il a eu cette opportunité là, mais ce n'est pas son endroit rêvé, même s'il est français maintenant. Il s'est choisi un prénom français, et ses enfants aussi.

Pour revenir sur ce plan final, il y a eu un événement allant contre ma volonté qui m'a rendu service : je souhaitais filmer cette scène dans le vrai lieu de travail d'AS, ce qui a été rendu impossible par les restrictions au moment de la crise sanitaire. J'ai donc dû inventer un décor pour simuler cet espace. Et c'est pendant le tournage que j'ai pensé qu'en poussant le travelling arrière un peu plus loin, on pouvait révéler les bords de ce décor, montrer ce qu'il y avait autour. Ainsi, on se retrouve dans un diorama à échelle réelle.

-Justement la femme d'Ahmad Shah, absente à l'écran... Une omission volontaire ?

-J'aurais préféré qu'elle fasse partie du film raconter son histoire mais elle ne voulait absolument pas être présente à l'image. Comme elle a encore de la famille en Afghanistan, elle préfère rester anonyme. Donc elle a préféré rester dans l'ombre pour des raisons de sécurité. Pour autant, la présence du quatrième enfant dans le film permet de deviner qu'elle était là. Lors de projections, c'est la première question que l'on me pose, et c'est pour moi comme une leçon de cinéma : ce que l'on ne montre pas, qui devient le plus présent, ce qui manque, c'est ce qui devient le plus présent.